

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 12 février 1887

SOMMAIRE

TEXTE : 'Entre-nous, par Léon Ledieu.—L'hon. M. Marchand.—Le vieux français, par Benjamin Sulte.—Nos gravures.—Sur la pauvreté.—La vieillesse.—Histoire naturelle.—Nos primes.—Musique : Aubade.—Comment s'habiller.—Choses et autres.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Jean-Jeudi.—

GRAVURES : Au Sénégal : Le combat du lieutenant Chauvet et du Samba-Lawhé. — Les fêtes du Carnaval à Montréal : Attaque du palais de glace dans la soirée de Mercredi, par les clubs de raquettes.—Gravure du feuilleton.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 PRIMES	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



UR dix personnes que j'aborde, neuf me répondent d'une voix impossible et d'un air navré.

—Qu'avez-vous donc ?

—Cette guesdion ! je suis enrubé...

Un autre parle tout bas, si bas qu'il m'est impossible d'entendre ce qu'il dit, mais je comprends que l'hiver lui a enlevé la voix.

Le rhume est à l'ordre du jour, tout le monde tousse, crache, éternue ou se mouche.

Il fait beau voir les orateurs politiques qui reviennent de répandre leur évangile dans un des soixante-cinq comtés de la province.

—Cinq heures au froid, sans bouger, dans la neige, me disait l'un d'eux, voyez dans quel état je suis aujourd'hui, et dire qu'il faudra recommencer dimanche prochain, sans compter les assemblées de comité où il faut parler, parler encore, parler toujours. Quelle idée aussi de faire des élections en plein hiver, en février, le mois le plus dur de l'année !

Je sais bien que notre climat est le plus sain de la terre, que si l'air est vif, il est nourrissant, que la neige est un bienfait, que la terre se repose pour redevenir plus féconde, que nos hivers sont secs et fortifiants. Oui, oui, je sais tout cela, je l'ai lu nombre de fois, et je crois même l'avoir écrit comme bien d'autres. Je sais que nous le répétons si souvent qu'il nous faudra bien finir par le croire, mais voyez-vous, là, vrai, la main sur la conscience... c'est bien long !

. C'est bien long, cinq ou six grands mois de neige, de vent et de froid !

Passer son temps jour et nuit, depuis le mois de novembre, jusqu'au mois de mai, à mettre du charbon dans la fournaise, c'est bien monotone !

Constater que le mercure du thermomètre rentre tellement en lui-même, qu'on a toujours peur de le voir disparaître dans la cuvette, ce n'est pas ce qu'il y a de plus échauffant.

S'emmitouffer soigneusement avant de sortir, mettre de gros gants, des vêtements de laine épais, relever le col de son pardessus, enfoncer son bonnet de fourrure sur les oreilles, c'est bien incommode.

La terre blanche, les toits blancs, c'est trop de blanc.

De la neige depuis la Sainte-Catherine jusqu'au

premier jour du mois de Marie, c'est trop de neige.

On vous dira peut-être que je suis payé pour parler ainsi, que je suis vendu, que je passe à l'ennemi, que je veux empêcher l'émigration, que j'ai l'intention d'arrêter le rapatriement de nos amis des Etats-Unis, que je dénigre le pays, que je suis un traître, un pas grand chose, un rien du tout, quoi !

Ne le croyez pas, je vous assure que je n'ai rien reçu et qu'on ne m'a rien promis.

Aujourd'hui, voyez-vous, l'hiver m'ennuie, le froid m'engourdit, je trouve la neige laide et le ciel sombre.

. Il est de fait qu'on peut difficilement échapper à l'impression pénible que produit l'hiver qui est plus rude cette année que d'ordinaire.

Voyez les journaux, il ne se passe guère de jour où ils ne nous annoncent que quelqu'un a été trouvé mort de froid. Franchement, il faut reconnaître que notre climat fait bien des victimes.

Il y a quinze jours, on ramenait à Montréal, un employé de la Compagnie du Pacifique, qui avait été à moitié gelé, là-bas, dans les prairies du Nord-Ouest, qu'il est d'usage de tant vanter depuis quelques années.

C'était à Régina, le train à destination des Montagnes Rocheuses venait de s'arrêter, quand un employé du char d'ortoir, remarquant qu'un des tuyaux de vapeur ne fonctionnait plus, supposa avec raison, du reste, qu'il était gelé, et sortit pour s'en assurer.

Le froid était des plus vif, le thermomètre accusait quelque chose comme cinquante ou cinquante-cinq degrés au-dessous de zéro, il faisait un vent à décorner les bœufs, bref : tempête boréale complète.

A peine le pauvre garçon avait-il mis pied à terre, que le froid le saisit et le terrassa. Sans avoir eu le temps même de remonter dans le char, il tomba sur le sol, comme frappé d'une balle, et il aurait certainement succombé au bout de quelques minutes, si un voyageur n'avait prévenu le conducteur du train.

On se précipita à son secours, et on le ranima tant bien que mal, mais il avait déjà la figure, les oreilles et les mains gelées, et il a été ramené à Montréal, où il devra suivre un traitement spécial et très long avant de pouvoir être remis sur pied. Ce n'est qu'un exemple entre mille.

. Pourquoi sortait-il ? direz-vous, il devait bien savoir qu'il faisait froid et qu'il était imprudent pour lui d'aller dehors, alors qu'il se trouvait au chaud depuis longtemps.

Cette réflexion prouve une certaine dose de bon sens, cependant m'est avis qu'il n'est pas gai d'acquiescer la certitude que le fait d'oublier son bonnet de fourrures ou de mettre mes pardessus m'expose à mourir à chaque instant.

Si on crie : au feu ! la première chose que vous avez à faire n'est pas d'aller donner l'alarme, comme vous pourriez le croire, non, il faut d'abord vous habiller chaudement des pieds à la tête, après quoi vous ferez ce que bon vous semble ; mais le fait d'aller au feu légèrement vêtu vous exposerait à mourir de froid.

Et, puisque je suis en train de dire la vérité sur notre climat (je ne le ferai plus à l'avenir) je crois qu'on peut renverser le dicton madrilène et dire : " Neuf mois d'hiver, trois mois d'enfer."

Ce n'est peut-être pas tout à fait cela, mais je vous le répète, j'en veux à l'hiver cette semaine.

. Je ne voudrais cependant pas vous laisser sur une impression défavorable due à ma mauvaise humeur.

Le climat a du bon, et la preuve c'est qu'on fait chez nous de très riches moissons et qu'on récolte en Canada les plus belles et les meilleures pommes du monde.

A propos de pommes, laissez-moi vous faire une réflexion qui, je crois, à sa valeur.

Comment se fait-il que nous, Canadiens, ne pouvons pas produire la boisson qui nous est nécessaire et que nous soyons tributaires de la Chine sous ce rapport.

Depuis que les Anglais sont venus s'établir chez nous, grâce à la complaisance de Louis XV, tout le monde absorbe ce liquide fadasse, énervant et

falsifié, que les Européens désignent, avec raison, sous le nom d'eau chaude tourmentée.

Nous sommes Chinois, aussi Chinois, que des Chinois de paravent, en ce qui concerne le liquide destiné à arroser nos repas.

Ces inconséquences ne se voient qu'en pays anglais.

Les Français boivent du vin, qu'ils font chez eux ; les Espagnols et les Italiens, en agissent de même ; les Allemands, les Belges, les Hollandais et les Autrichiens, boivent de la bière, qu'ils fabriquent avec l'orge et le houblon qu'ils récoltent, enfin, chaque nation se suffit à elle-même, et pas une n'a jamais songé à aller demander aux magots chinois de leur vendre des feuilles sèches pour les fuser et en boire la décoction.

C'est absurde, en effet.

Comme la nourriture et le liquide que nous absorbons ont une grande influence sur les pensées et le caractère des peuples, il est probable qu'en continuant à boire toujours du thé nous en arriverons un jour à avoir des idées de chinois, ce qui serait très humiliant, selon moi.

. En partant de ce principe, que chaque pays doit produire son liquide, sa boisson, son breuvage, comme vous voudrez l'appeler, il faut arriver à décider ce que nous devons boire, si nous nous déshabituons un jour de cette manie de prendre du mauvais thé.

Point n'est besoin d'aller bien loin pour trouver la solution du problème.

Faisons comme nos pères, les Normands et les Bretons, fabriquons et buvons du cidre.

Le cidre, le jus de la pomme, que Castel chantait ainsi :

C'est toi, fils de la pomme, étincelant breuvage,
C'est toi qui sus jadis enflammer le courage
De ces fameux Normands dont le bras indompté,
Fit ployer d'Albion, la rebelle fierté.
Quand tu viens pétiller sur la table enchantée,
Tu joins à des flots d'or une mousse argentée.
La fièvre, aux yeux perdus, qu' ralluma le vin,
Abandonne sa proie à ton aspect divin.
L'arbre qui t'a produit n'occupe pas sans cesse
Les maïus du laboureur, auteur de sa faiblesse ;
Il se suffit lui-même, et ses bras vigoureux
Savent bien sans nos soins, porter leurs fruits nombreux.
C'est l'ami de Cérés ; à l'ombre de sa tête
Les épis fortunés méprisent la tempête,
Et dans le même champ une double moisson
Nous donne l'aliment auprès de la boisson.

Tout ceci est parfaitement dit, et surtout très vrai.

Ce qu'il y a de plus vrai encore, c'est que la culture du pommier à cidre serait une source de fortune pour le pays. Chacun pourrait récolter ses pommes et faire son cidre, sans être constamment obligé d'aller chercher du sucre pour adoucir les feuilles colorées de vert de gris qu'on vend sous le nom de thé.

. Une remarque faite dans une causerie, a neuf chances sur dix de passer iraperçue et de ne pas être prise en considération, quelque bon sens qu'elle renferme, tandis qu'un long rapport mal écrit, mal digéré et lourd, attire souvent l'attention et c'est pourquoi, je prépare en ce moment une grosse machine, un long article bourré de renseignements, que je m'efforcerai de rendre le plus ennuyeux possible. Vous verrez qu'on le lira.

Je démontrerai plus clairement que deux et deux font quatre, que le moyen de devenir à l'aise, sinon riche, est tout simplement d'imiter nos grands parents de Normandie et de Bretagne, de planter des pommiers à cidre et d'en utiliser les fruits (immangeables au couteau), pour fabriquer une excellente boisson qui ramènera chez nous la vieille gaité française.

Et alors, alors mes amis, nous chanterons joyeusement le vieux refrain :

En avant la Normandie
Marchons d'aplomb mes enfants !
C'est qu'elle n'est pas engourdie
La race des gars normands !

Le cidre, messieurs les ministres, le cidre ! c'est le vrai moyen d'empêcher l'ivrognerie et de nous affranchir du tribut insensé que nous payons à la race jaune, aux fils du céleste Empire, qui se moquent de nous, en nous vendant leurs feuilles vert de grisées.

LÉON LEDIEU.